Document generated on 06/06/2025 7:17 a.m.

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Programme sensible d'Anne-Marie Garat

Jean-François Chassay

Number 254, Fall 2015

La galaxie cybernétique

URI: https://id.erudit.org/iderudit/79878ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Chassay, J.-F. (2015). *Programme sensible* d'Anne-Marie Garat. *Spirale*, (254), 54–55.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LA FABLE D'UNE ÉTRANGE SYMBIOSE

PAR JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

PROGRAMME SENSIBLE
d'Anne-Marie Garat
Actes Sud, 253 p.

Le roman d'Anne-Marie Garat s'ouvre sur une phrase qui annonce une rupture du lien social : *« Soudain, nous nous sommes tous mis à nous quitter les uns les autres, de proche en proche à nous détacher, à nous séparer ».* Le « nous » réfère au narrateur et à ses amis proches, mais on l'entend dans une perspective sociétale plus large.

Après une séparation difficile, Jason Fären s'installe dans un quartier de Paris où vivotent beaucoup de sans-papiers. Linguiste de formation, interprète de profession, il se contente maintenant de contrats de traduction. Coupé des autres comme de son passé — son seul lien est la vieille tante Dee, symptomatiquement sénile —, il semble représentatif d'une certaine anomie que bien des analystes constatent dans la société contemporaine.

Il travaille sur un ordinateur, vétuste — cinq ans : comme dit sa fille Alix, une antiquité. Pourtant, le lien entre le narrateur et cette *« antiquité »* devient rapidement ambivalent, sinon énigmatique. Une relation presque humaine s'institue entre l'homme et sa machine. Puis d'étranges applications surgissent sur l'écran, réveillent sa mémoire et le libère d'un passé effroyable vécu enfant, en Estonie : un grand-père qui escroquait son entourage, multipliant les meurtres, entassant les cadavres dans un lieu que le narrateur découvre à cinq ans, avant de rentrer chez lui en courant pour constater que la tante Dee a massacré sa famille. Elle s'enfuit et quitte le pays avec lui.

L'intérêt du roman tient en l'absence d'une résolution : peut-on expliquer rationnellement ces apparitions ? Comment imaginer une réponse simple ? Depuis son arrivée en France, le narrateur a oblitéré son passé. Voilà qu'il revient grâce à la technologie : *« La première*

fois que j'ai vu la vieille, elle était à la place du cheval, j'ai reconnu la carriole. J'attaquais un article de traduction épineuse, quand s'est annexé subitement un Document sans titre, mode Page, plein écran blanc ». Cette image lance un processus, véritable anamnèse. *« Je ne sais d'où sort ce fichier. Il a ouvert, plein écran, sa soudaine trouée de blancheur, long tunnel hivernal, c'est le soir nordique ».* Sur cette page blanche en mode numérique, le narrateur revisite ses souvenirs. Autant le quartier qu'il habite lui apparaît comme une *« réalité anti-narrative »*, autant l'ordinateur lui procure une narration, fragmentée, désordonnée, offrant une trouée vers un temps disparu.

L'ordinateur devient une machine à rêver et à se remémorer. Pourtant, une application ne devrait… qu'appliquer. D'où l'insistance du narrateur à trouver une explication logique à un phénomène irrationnel. *« À force de trafiquer mon ordinateur, de circuler à tout va dans ses arborescences, ses couloirs occultes, […] j'ai dû détraquer le programme, l'infecter d'un virus personnel. À force, j'ai dû y archiver ces images-là. Elles me sont propres. Elles me reviennent modélisées par le système expert de ma mémoire lente. Elles ont l'enfance pour matrice, elles naissent avec moi dans la forêt de mes probabilités enfantines, les actions, les gestes accomplis se répètent, le temps s'enroule à nouveau, l'instant repasse ».*

L'ORDINATEUR DEVIENT UNE MACHINE À RÊVER ET À SE REMÉMORER.

À lire ce passage, la contamination se ferait de l'individu à la machine, cette dernière devenant « victime ». Le narrateur lui offre des pouvoirs qu'elle n'a pas (elle posséderait des *« couloirs occultes »*), alors qu'il emploie pour lui-même des mots ou des syntagmes de plus en plus utilisés pour l'ordinateur (*« archiver »*, *« système expert »*, *« virus »*, *« mémoire lente »*…). L'ordinateur devient la boîte noire de ses rêveries.

Faire corps avec la machine

Que faut-il tirer de ces considérations, qui résument rapidement un roman particulier dans la production française récente, faisant la part belle à la science informatique et s'approchant des frontières du fantastique sans jamais les traverser ?

La seule logique applicable dans *Programme sensible* relève de l'imaginaire, qui n'a pas à résoudre les contradictions. *« Dans l'obscurité du bureau, la paroi de mon écran fait miroir, je m'y vois en ombre floue, un masque sans densité ni matière. Peut-être suis-je en attente, là derrière, planqué dans les quatre Go de ma mémoire, ses paramètres, ses préférences système ». « Donnez-moi un masque et je dirai la vérité »*, affirmait Oscar Wilde. L'arborescence du réseau informatique sert ici de masque pour révéler le passé. Le narrateur fait corps avec la machine, et cependant celle-ci ne l'instrumentalise pas. Comme un ruban de Möbius, l'ordinateur propose des images qui sont du temps à partir duquel le narrateur retrouve une temporalité qui lie à nouveau pour lui passé, présent et avenir.

Comment juger de l'authenticité des souvenirs du narrateur, qui portent sur des événements vécus à cinq ans et dans un contexte traumatique ? Cinq ans, c'est l'âge de son ordinateur, comme si lui aussi avait l'âge de se souvenir.

On ne s'étonne pas qu'Anne-Marie Garat fasse si souvent allusion aux contes. Nous lisons une fable qui laisse entendre que si l'ordinateur *« transforme »* l'être humain, il y a lieu de penser que ce dernier ne se laissera pas déposséder, mais l'utilisera à ses propres fins, même si c'est pour plonger dans les abysses glauques de son passé. Grâce à l'ordinateur, le narrateur retrouve le fil de sa propre histoire. *« L'imaginaire vivant exige d'être encadré par une culture double, qui sait faire également place au concept et à l'affect, à la science et à la poésie »*, écrit Jean-Jacques Wunenburger dans « Introduction à l'imaginaire », texte publié dans la revue *Pris-Ma*. Ainsi de Jason Fären, véritable métonymie de l'imaginaire, qui fait un avec l'ordinateur, sans être privé de lui-même. ■